

Prendre pouvoir sur la parole

Philippe LAHIANI et Pascale BILLEREY

A quelles conditions les échanges entre apprenants peuvent-ils être facteur de progrès?

Comment faire en sorte qu'ils ne servent pas seulement à motiver l'entrée dans une activité ou simplement transmettre des informations, des connaissances, des consignes, mais qu'ils participent de la construction de la pensée par l'élève ?

Comment mettre en place des conduites langagières en rupture avec celles où c'est majoritairement le formateur qui questionne tandis que les formés répondent? Comment donner enfin l'occasion aux élèves eux-mêmes de questionner, expliquer, justifier, résumer?

Les démarches de construction du savoir reposent sur la capacité de chacun à apporter ses idées et à accepter qu'elles soient confrontées à celles des autres (entendez les pairs mais aussi les Auteurs). Or, de nombreux élèves n'osent pas porter leur parole par peur d'être jugés, parce qu'ils n'ont rien d'intéressant à dire, parce qu'ils pensent qu'ils sont seuls à penser ce qu'ils pensent ou que tous pensent comme eux mais que les autres le disent tellement mieux. De nombreux élèves se taisent ou répondent « à côté », cachant ainsi ce qu'ils savent ou/et pensent que ce qu'ils savent ne peut être dit ou/et que leur parole ne peut pas être celle que nous attendons. C'est pour répondre à ces questions et ces difficultés que nous avons proposé à ces rencontres sur l'aide un atelier à partir de trois situations expérimentées de la maternelle au collège. Trois situations pour aider à prendre la parole, trois situations pour apprendre à penser et se passer d'aide.

SITUATION 1 : L'atelier philo pour oser parler et écouter la pensée des autres

Il ne s'agit ni d'un bavardage, ni d'une conversation, ni d'une négociation, ni d'un débat, mais d'un entretien placé sous l'arbitrage d'un « meneur de jeu » afin qu'il n'y ait pas de conflits pour un territoire de parole.

En dix minutes maximum, le groupe, disposé en cercle, réfléchit sur une seule idée (la séquence est hebdomadaire dans les écoles et collèges). Le « meneur de jeu » n'intervient qu'au début (il annonce qu'il ne prendra pas la parole sinon pour rappeler le sujet et les règles de l'atelier : on n'a pas le droit de se moquer, de parler si on n'est pas détenteur du bâton, ...) pour présenter clairement et brièvement le thème, il est garant du temps et porteur du bâton de parole ou du micro (la séquence peut être enregistrée), il ne porte pas de jugement sur ce qui est dit. Chacun a le droit de penser, de parler.

À la parole celui qui la demande.

La question qui a été proposée durant ces Rencontres :
« Les rêves, qu'est-ce que c'est? »

Tous les êtres humains se questionnent sur les problèmes de l'existence de par leurs relations avec les mystères de la nature et du vivant. Les élèves cherchent naturellement et spontanément à avoir accès à ces mêmes réalités. Ils ont besoin d'être encouragés à les formuler, à faire passer dans la parole ce qui est déjà présent dans leur corps sous forme de ressentis, d'émotions et bien souvent d'angoisses. Ils ont besoin de vivre des moments où l'on découvre le plaisir de réfléchir ensemble, avec les moyens qui sont les leurs, à des questions par lesquelles ils construisent leurs relations au monde, aux autres et à eux-mêmes.

Il est moins question de présenter des concepts philosophiques que d'entraîner les élèves à réfléchir sur les grands problèmes de la vie, à leur faire découvrir qu'ils sont capables de penser et de préparer à une évolution de leur façon de penser.

L'atelier de philosophie donne la priorité à l'expérience que l'enfant fait de sa propre pensée. Avant de se poser des questions dans tel domaine scolaire, l'enfant a besoin de découvrir sa capacité à s'interroger sur la vie au-delà du scolaire, de se donner le droit à l'intelligence des situations.

L'enjeu de ces « ateliers philo » est donc sur la création des conditions de la parole afin de commencer à construire ce que Jacques LEVINE nomme « le minimum de reconnaissance du moi » pour **permettre une parole authentique** : on demande souvent à l'enfant d'entendre, d'écouter, mais quel impact cela va-t-il avoir dans sa pensée? Pour **consentir à la confrontation** : c'est parce que je peux dire ma pensée, sans opprobre ni dévalorisation que je peux entendre celles des autres. La parole personnelle est régulatrice car elle facilite les transformations : dire sa pensée c'est la sortir de soi, la « mettre sur la table » comme objet d'observation et d'interaction.

8

SITUATION 2 : Le débat mensuel pour se risquer à la confrontation

Si l'enjeu de l'atelier philo est d'apprendre à oser penser et dire sa pensée, l'enjeu du débat est l'exercice raisonné de la pensée par la confrontation des idées. L'objectif, dans cette situation, est de lever les contradictions, de mettre en lumière les avis divergents, de relancer sur des pistes inexplorées. Cette confrontation pour permettre, paradoxalement, les découvertes et enrichir, complexifier notre vision du monde, notre rapport aux autres et à nous-même. Il ne s'agit ni de fuir ni d'écraser ou de s'entre-tuer, mais de devenir plus humain.

La durée : 45 minutes + 15 minutes.

Le thème du débat, le jour et le lieu sont annoncés quelques jours auparavant pour permettre aux élèves de s'inscrire sur deux listes :

- 20 participants : ils s'engagent à prendre au moins une fois la parole.

- 15 Auditeurs : ils s'engagent à ne faire qu'écouter les débatteurs.

Dans la salle, 2 cercles de chaises sont disposés en deux cercles concentriques. Le cercle intérieur pour les élèves qui se sont inscrits comme participants au débat. Le cercle extérieur pour ceux qui se sont inscrits comme auditeurs.

Au centre de ces deux cercles : un micro, un amplificateur et un magnétophone.

Le magnétophone afin d'enregistrer le débat pour :

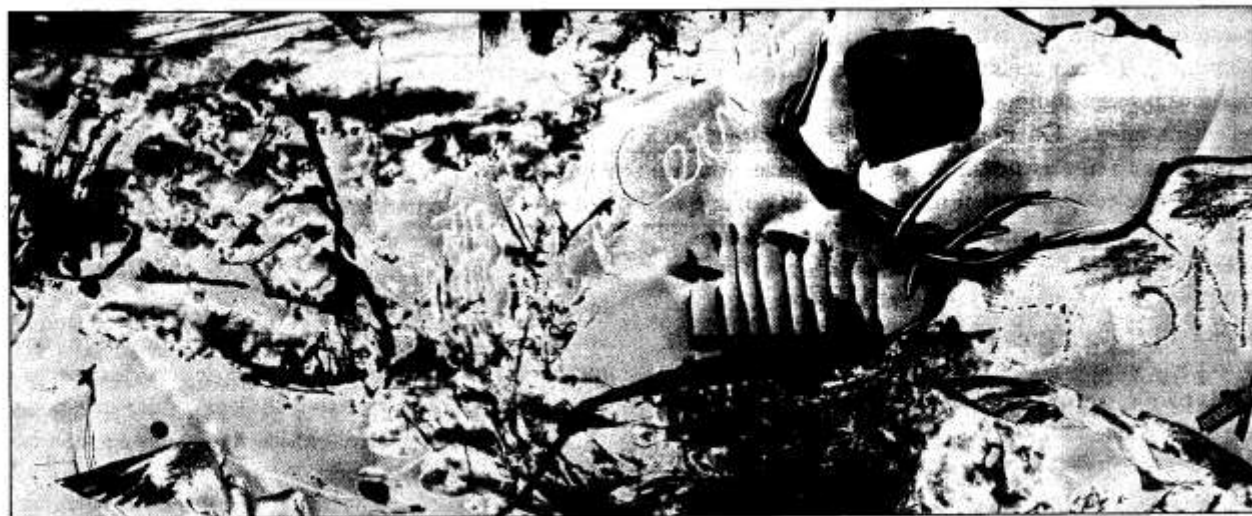
- la classe des journalistes, afin qu'ils puissent rédiger le compte-rendu du débat

- les enseignants qui ne peuvent y participer

- et les élèves qui souhaiteraient l'écouter ou le ré-écouter

Ampli et micro, pour que chacun entende bien mais aussi et surtout pour que le tour de parole soit respecté.

L'animateur du débat rappelle le thème du jour et le dispositif : trois quarts d'heure pour le débat pendant lequel seuls les participants peuvent prendre la parole, qu'ils se sont engagé à prendre au moins une fois. Il rappelle le principe de base de ce débat : on s'arrange pour ne pas se répéter mais toujours pour faire avancer les idées à partir de ce que l'on pense, que chacun a le droit de dire comme il pense et qu'on n'a pas le droit de se moquer. Il relance le débat si cela est nécessaire. Il est garant du bon déroulement du débat. Les 45 minutes écoulées, les débatteurs quittent la salle et les auditeurs prennent leur place, pendant un quart d'heure, pour aider les journalistes à faire leur article en donnant leur point de vue sur le débat auquel ils viennent d'assister.



Les thèmes :

Une liste de thèmes est élaborée par classe, les élèves les plus âgés choisissent parmi ceux-ci, ou dans l'actualité du moment, celui qui les intéresse le plus (pour exemple : Le courage, Est-ce qu'on est tous pareils ?, La famille, Les droits de l'enfant, La violence, A quoi ça sert l'école ? D'où on vient ? Qu'est-ce que c'est être intelligent ? A-t-on le droit de tout faire ? Qu'est-ce qu'un adulte ? Quand on grandit, on change ou on reste le même ? Fille / garçon : c'est la même chose ? Avoir honte, Qu'est-ce que c'est être vivant ? Pourquoi on ment ? La colère, Justice / Injustice, Être amoureux, ...).

SITUATION 3 : Le débat de preuve pour se confronter à la pensée d'un auteur

A partir d'une lecture devinette issue d'un texte de Francis Ponge où les participants doivent retrouver le mot manquant, ce troisième atelier impose, contraint dans l'espace même de l'activité d'apprentissage à non seulement débattre, argumenter mais à s'entendre à propos de l'objet étudié sur la base de critères irréfutables. Mais ce texte est déroutant car il joue sur une délicate interprétation : sur le plan scientifique et / ou poétique, un délicieux entre-deux qui donne du fil à retordre aux participants, avant qu'une confrontation entre participants menée jusqu'à épuisement des indices ne permette de trancher cette énigme.

C'est la situation elle-même (ici la force imaginative de ce texte) qui impose la recherche, la précision d'une pensée, d'un argument sans cesse à affiner, ou à contrebalancer au fur et à mesure que les propos des uns et des autres affluent et non la simple attente de la bonne réponse à trouver.

Bien loin d'un formalisme verbal où ce sont souvent toujours les mêmes qui parlent, on peut ainsi construire un autre rapport au langage : donner toute sa place à l'élaboration cognitivo-langagière par les apprenants, ce qui impose pour le formateur d'avoir préalablement analysé l'intérêt conceptuel, langagier de présenter ce poème de F. Ponge, de mesurer si les participants seront en mesure de rentrer dans ce type d'écrit et ensuite de faire face « à cette mise en scène des contradictions, des ambiguïtés exacerbées pour faciliter la décentration, sortir de l'implicite, pousser à davantage de précision et gagner en pertinence. Le « dire » est alors un « faire opératoire pour la pensée » individuelle et collective qui s'élabore. La jubilation de la maîtrise déplace le rapport au langage qui, perçu parfois comme objet de distinction, devient alors outil d'une culture partagée. »

(« Des mots pour débusquer les concepts: de la pratique à la maîtrise symbolique » article de Jacques Bernardin)

Quelques principes dégagés dans l'analyse de ces situations par les participants

- Reconnaître à un enfant, même très jeune, sa capacité à penser pour qu'il s'autorise à penser sur les grandes questions de la vie : prendre au sérieux la parole de l'élève et pour les élèves de leur propre parole.
- Oser dire sa pensée, sans avoir peur du regard de l'autre, par crainte de ne pas être compris : S'engager face au choix du thème qui engage: par exemple sur le Rêve, où l'expérience individuelle, singulière peut être convoquée sans sombrer dans de l'intimité intrusive.
- Porter l'accent sur le pourquoi et pas seulement sur le comment on parle.
- Contre une norme écrasante (le beau et bien parler), créer un espace de liberté, de nouvelles normes : un travail qui autorise le tâtonnement, l'élaboration de formulations plus justes, l'effort pour rendre compte de contenus plus complexes.
- Apprendre à abandonner l'idée que c'est la bonne réponse qui est attendue, alors que c'est davantage le cheminement intellectuel, ce passage au « dire » et « penser » qui prévaut par un travail de questionnement et d'argumentation.
- Faire de l'interaction la source des apprentissages : seul on ne possède que des certitudes; parler ensemble parce que cela permet d'entendre la différence, de pointer les divergences, de chercher le sens : conditions de l'émergence de la pensée critique.

« (...) les choses, c'est-à-dire la réalité objective extérieure, ne jouent pas un rôle décisif dans le développement de la pensée enfantine. C'est seulement « le choc de notre pensée avec celle des autres qui produit en nous le doute et le besoin de prouver. Sans les autres, les déceptions de l'expérience nous mèneraient à une surcompensation d'imagination et au délire. Il naît en nous constamment un nombre énorme d'idées fausses, de bizarreries, d'utopies, d'explications mystiques, de soupçons et de mégalomanies qui tombent au contact des autres. C'est le besoin social de partager la pensée des autres, de communiquer la nôtre et de convaincre, qui est à l'origine de notre besoin de vérification. La preuve est née de la discussion. C'est là d'ailleurs le pain quotidien de la psychologie contemporaine ». Jean Piaget, Le jugement et le raisonnement de l'enfant, p.164 ■